1950 : porteuse de la flamme

Autor(en): **Prestre, W.A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-558513

Nutzungsbedingungen

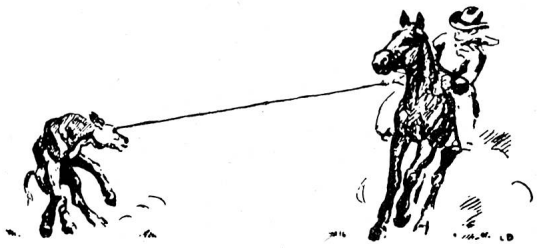
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



1950
PORTEUSE DE LA FLAMME

PAR W. A. PRESTRE

Comme c'est la coutume en Nouvelle-Zélande, nous avions fait un pari, mon camarade et moi. Ce serait à qui ramènerait le premier taureau. Puis nous étions partis, lui de son côté et moi du mien, pour tenter de recouper la piste du troupeau que nous traquions à travers le bush.

J'étais farouchement résolu à faire ravaler à mon compagnon le petit sourire mortifiant dont il m'avait gratifié au départ. Je voulais mon taureau.

Je l'ai eu.

Il n'avait rien de très glorieux, l'animal.

Petit, mal encorné, l'œil trouble et l'oreille basse, c'était... un taureau nouveau-né que je découvris blotti dans les fougères. J'en fus, quant à moi, ravi. Mon camarade n'en aurait que plus de dépit de perdre un pari qu'il se croyait certain de gagner.

Pour ajouter l'outrage à l'humiliation, je décidai de lui amener mon taureau «vivant». Mais il est écrit que le méchant tombera dans la fosse qu'il creuse à son voisin. Je tombai moi aussi dans la mienne, ou plutôt je dus y monter, car ma fosse, en l'occurence, se trouva être un arbre et, circonstance aggravante, un arbre tout particulièrement noueux et rugueux. J'en garde tous les détails imprimés dans ma mémoire... et dans une partie très tendre de mon individu, celle qui fut contrainte de rester assise toute une nuit sur une branche de cet arbre.

Je ne crânais plus. Ah, bouffre non! Car au pied de l'arbre il y avait une vache: la mère du petit taureau.

Ma tentative de lui enlever son veau n'était pas restée inaperçue. De la clairière où elle paissait, elle veillait sur son rejeton. Elle était prête à le défendre et me le donna à entendre. Je n'esquivai ses cornes vengeresses que par ma célérité à escalader un arbre... et ma patience à y demeurer.

J'appris ainsi que ce qu'il y a de plus redoutable dans la jungle, c'est une mère qui défend son petit. J'en ai eu maintes preuves depuis. J'ai vu des hommes mourir pour l'avoir oublié.

J'ai vu sur l'Irawadi descendre une pirogue qui ramenait le corps d'un blanc. Il avait tiré un petit tigre au cours d'une battue. Et trente secondes plus tard, il mourait lui-même sous les griffes de la tigresse.

J'ai vu à Bornéo une mère orang-outang venger son petit. Deux chasseurs venaient de le blesser afin de le capturer. Tandis qu'ils se penchaient sur lui, la mère descendit doucement de l'arbre, saisit un crâne de chaque main, serra, et les fit éclater aux tempes.

La plus grande force du monde, c'est une mère qui défend son petit.

*

Dix-neuf cent cinquante!

Seul, devant la cheminée où les bûches retombent en braises, je regarde l'année nouvelle déferler sur moi comme une vague. Une haute muraille noire qui s'approche, prégnante de l'inconnu. Et je cherche.

Je cherche dans le noir secret de demain, la lueur d'espoir qu'il reste encore au monde. Et je ne vois que des ténèbres. Les ténèbres faites du matérialisme, de la cupidité et de la haine d'un pauvre monde qui ne se remet d'une guerre que pour en préparer une nouvelle.

Pourtant, dans la chambre flotte encore une odeur de résine qui rappelle le message de Noël: «Paix sur la Terre!»

On se souvient que c'est par une femme, par une mère, que Dieu put l'apporter aux hommes. Et l'on songe à toutes les mères qui ne vivent que pour préparer à leurs petits un prochain Noël aussi heureux que le dernier.

On songe, le regard perdu, et il semble que dans la muraille d'ombre que les hommes ont dressée devant les hommes, une lueur s'est mise à briller. La lueur que l'amour maternel allume dans les ténèbres de nos lendemains.

Mères de Suisse, faites-la monter plus haut, la flamme de l'espoir. C'est le plus beau, peut-être le seul qui reste à une pauvre humanité bien lasse et bien malade.